

Richard Russo

À MALIN
MALIN ET DEMI

Roman



Quai Voltaire

À MALIN, MALIN
ET DEMI

DUMÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Un homme presque parfait, 1995.

Un rôle qui me convient, 1997.

Le Déclin de l'empire Whiting, 2002.

Le Phare de Monhegan, 2004.

Quatre saisons à Mohawk, 2005.

Le Pont des soupirs, 2008.

Les Sortilèges du cap Cod, 2010.

Mohawk, 2011.

Ailleurs, 2013.

Richard Russo

À MALIN, MALIN
ET DEMI

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch*



Quai Voltaire

Titre original : *Everybody's Fool*.

© 2016, by RICHARD RUSSO.

© QUAI VOLTAIRE/LA TABLE RONDE, 2017, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

editionslatable ronde.fr

Pour Howard Frank Mosher.

TRIANGLE

Le cimetière de Hilldale, à North Bath, était traversé en plein milieu par une route à deux voies goudronnée – ancien chemin pour charrettes à l'époque coloniale – qui séparait nettement les sections de Hill et de Dale. C'était à croire que les premiers et vigoureux habitants de la ville, à qui la mort n'était pourtant pas étrangère, avaient sous-estimé son ampleur et la surface nécessaire pour accueillir tous ceux qui succombaient aux rudes hivers, aux rencontres violentes avec des sauvages et aux maladies diverses. Ou bien était-ce, au contraire, la vie, leur propre fécondité, qu'ils avaient mal évaluée ? Paradoxalement, cela revenait au même. Le terrain situé à la périphérie de la ville était devenu trop petit, puis beaucoup trop petit, puis plein à craquer, et finalement, les morts avaient brisé les digues, se répandant sur la route désormais pavée, jusque dans les prés arides et au nouvel embranchement qui menait à la nationale. Quand et où s'arrêteraient-ils, nul ne le savait.

Bien que frappée par le fléau de la graphiose de l'orme durant les années 1970, et plus récemment par une moisissure qui s'attaquait aux racines des arbres, les affaiblissait, les étouffait et provoquait sans prévenir l'affaissement du sol, la section de Hill, celle d'origine, demeurait ravissante et ses plantations d'âge mûr apportaient ombre et douce

brise aux visiteurs. Le terrain délicatement vallonné et ses allées de gravier sinueuses offraient une sensation de naturel et de confort, et donnaient même l'impression que ceux qui reposaient sous ses tertres pittoresques (certains défunts étaient enterrés là depuis avant la guerre d'Indépendance) avaient établi résidence ici par choix plutôt que par nécessité. On aurait pu croire qu'ils somnolaient paisiblement sous les pierres tombales penchées qui évoquaient des bonnets portés de manière canaille. Sachant qu'ils risquaient de se réveiller dans un monde où le labeur était encore plus présent que dans celui qu'ils avaient quitté, pouvait-on leur reprocher d'arrêter la sonnerie du réveil pour se rendormir pendant encore un quart de siècle ?

Par contraste, Dale, plus récent, était aussi plat que le dessus d'une table en Formica et aussi agréable esthétiquement. Ses allées pavées formaient un quadrillage, les tombes les plus contemporaines paraissaient brûlées et à vif, et la pelouse, surtout la partie la plus proche de la route, était un patchwork de jaunes pâlichons et de marrons excrémentiels. Les terres voisines, qui auraient dû accueillir le parc d'attractions de L'Ultime Évasion, étaient marécageuses et nauséabondes. Ces derniers temps, pendant les longues périodes de pluie, les eaux souterraines pestilentielles s'infiltraient sous la route, détrempaient le sol et entraînaient vers le bas de la colline les cercueils de ceux qui avaient été inhumés récemment. Après une bonne tempête, rien ne vous certifiait que la tombe sur laquelle vous veniez vous recueillir renfermait le même cercueil que la semaine précédente. Pour beaucoup de gens, cela défiait la logique. Avec toute cette eau infiltrée, Dale aurait dû être luxuriant et verdoyant, alors qu'en réalité tout ce qui y était planté se ratatinait et mourait, comme par solidarité avec ses habitants permanents, bien qu'instables. C'est un problème de contamination, disait-on. De mémoire d'homme, ces hectares putrides avaient toujours servi de décharge sauvage, c'était d'ailleurs pour cette raison que

les promoteurs du parc d'attractions avaient pu les acheter à si bas prix. Récemment, au cours d'une longue sécheresse, des fûts métalliques, percés et ornés de têtes de mort, avaient fait surface. Certains, vieux et rouillés, laissaient échapper Dieu sait quoi ; des nouveaux venus portaient la mention « chrome », ce qui jetait un voile de méfiance sur la ville voisine de Mohawk, autrefois riche en tanneries, mais les accusations étaient pour l'essentiel réfutées catégoriquement et de manière convaincante. Quiconque voulait savoir ce que ces tanneries faisaient autrefois de leurs teintures et de leurs produits chimiques cancérigènes n'avait qu'à visiter la décharge locale, la rivière qui traversait la ville et le service d'oncologie de l'hôpital. Pourtant, ces fûts remplis de bouillie toxique venaient bien de quelque part, non ? Du sud de l'État très probablement. À ce sujet, l'histoire de l'État de New York était sans ambiguïté. La merde – liquide et solide, littéralement et métaphoriquement – remontait, au mépris de toutes les lois de la physique, souvent jusque dans les Catskills et parfois même jusque dans les Adirondacks.

Pas de stèles enjouées et charmantes du côté de Dale. Ici, les pierres tombales étaient posées à même le sol, délibérément, pour éviter qu'elles soient renversées par de jeunes voyous. La légendaire professeure d'anglais de quatrième, Beryl Peoples, qui exprimait parfois sa piètre opinion de la nature humaine dans des lettres acerbes adressées au *North Bath Weekly Journal*, avait prédit ce qui allait arriver. Avec toutes ces pierres tombales à plat et en l'absence d'arbres et de haies pour servir d'obstacles, les visiteurs considéreraient le cimetière comme un parking de supermarché et se rendraient directement sur la tombe qui les intéressait. Cette mise en garde avait été jugée saugrenue et scandaleuse, c'était une insulte faite aux citoyens, disait-on, mais la vieille femme avait été disculpée. En effet, pas une semaine ne s'écoulait sans que quelqu'un appelle la police pour signaler des traces de pneus sur la tombe de leur

grand-mère, à l'endroit même où, dans l'esprit de ses descendants, elle tendait vers eux son visage béat. « Ça vous plairait, à vous, qu'on vous roule sur la caboche avec un pick-up ? » demandait la personne furieuse au bout du fil.

Douglas Raymer, le chef de la police, arrivé trop tard à Hilldale pour assister à l'inhumation du juge Barton Flatt, ne savait jamais comment réagir face à ces questions, qui lui semblaient fondamentalement biaisées, à tel point que vous n'étiez même pas sûr qu'elles appelaient une réponse. Les gens l'invitaient-ils à faire une distinction évidente entre rouler en voiture sur la tombe d'un ancêtre – un geste cruel et inconsidéré, assurément – et rouler sur la tête d'une personne vivante, un geste criminel et meurtrier ? À quoi bon imaginer ce qu'il pouvait ressentir dans un cas comme dans l'autre ? C'était comme si les gens lui demandaient de trouver un sens à la fois au monde physique et à ses vauriens, ces derniers étant trop nombreux pour qu'on puisse les compter, trop différents pour qu'on puisse les cataloguer, le premier étant trop profond et mystérieux pour être sondé. Depuis quand cela faisait-il partie du travail de policier ? Les philosophes, les psychiatres et les prêtres n'étaient-ils pas payés pour expliquer les énigmes de l'univers et les comportements humains ? La plupart du temps, Raymer ne savait pas pourquoi lui-même faisait telle ou telle chose, alors les autres...

Quelles que soient ses tâches – et cette journée ne faisait sûrement pas exception à la règle –, elles étaient totalement inintéressantes. En tant qu'agent de police, devenu chef, il pensait consacrer son temps à un véritable travail de police, ou du moins de service public, mais après deux mandats, il savait à quoi s'en tenir. Évidemment, à North Bath, la plupart des crimes n'exigeaient pas de longues enquêtes. Une femme arrivait à l'hôpital après avoir été tabassée de toute évidence, et elle affirmait avoir trébuché sur un des jouets de son enfant. Quand vous alliez voir le mari, la main qu'il vous tendait à contrecœur ressemblait à

un fruit monstrueux, violacé et enflé, dont la peau arrachée laissait suinter le jus qui était à l'intérieur. Pourtant, ces enquêtes d'une banalité déprimante étaient fascinantes comparées aux activités journalistiques de Raymer. Quand il n'assistait pas aux enterrements d'individus qu'il n'avait jamais appréciés, ou ne s'adressait pas à un groupe de « citoyens inquiets », qui semblaient moins s'intéresser aux solutions qu'il pouvait proposer qu'à la quantité d'invectives discourtoises qu'il était capable d'encaisser. Il n'était qu'un vulgaire employé de bureau idéalisé, un simple fonctionnaire qui remplissait des formulaires, adressait des rapports à des élus municipaux, étudiait des budgets. Certains jours, il ne quittait même pas son bureau. Alors, il engraisait. De plus, la paie était vraiment misérable. Bon, d'accord, il gagnait plus qu'un simple agent, mais pas assez pour compenser son exaspération permanente. Cependant, il se disait qu'il pourrait accepter la vacuité de son métier s'il l'exerçait avec brio, mais la vérité, c'était que lui-même ne valait pas mieux. Il ne savait pas ce qu'il aurait fait sans Charice – en parlant d'exaspération – et son harcèlement constant. Car elle avait raison, il était de plus en plus distrait, absent et préoccupé. Depuis Becka...

Non, il ne penserait pas à elle aujourd'hui. Pas question. Il se concentrerait sur l'instant présent.

Et à cet instant il faisait aussi chaud qu'en Ouganda. Le temps qu'il traverse le parking du cimetière et parcourt la centaine de mètres qui le séparaient des deux douzaines de personnes en deuil regroupées autour de la tombe du juge Flatt, il était en nage. Jamais on n'avait connu une chaleur aussi éprouvante au mois de mai. Ici, sur les contreforts des Adirondacks, le week-end du Memorial Day¹ marquait officiellement le début de l'été, mais c'était presque toujours une immense déception pour la population locale dévastée

1. Jour férié en l'honneur des soldats morts pour la patrie, célébré le dernier lundi du mois de mai. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

par l'hiver, et qui semblait croire qu'elle pouvait soumettre l'été à sa volonté. Les gens organisaient des barbecues dans leur jardin, malgré tout, même si les températures avoisinaient les cinq degrés et s'ils devaient sortir leurs anoraks. Et ils jouaient au softball, même si une semaine de pluies glaciales avait transformé le terrain en bouillasse. Et si un pâle rayon de soleil montrait le bout de son nez, ils se rendaient au bassin de retenue pour faire du ski nautique. Mais cette année, les prières les plus ferventes avaient été exaucées, comme souvent, d'après l'expérience de Raymer, avec une furieuse ironie. Il faisait trente-cinq degrés depuis trois jours, et ça semblait parti pour durer.

Raymer aurait été plus que satisfait de demeurer à la périphérie des événements de la journée, mais il commit l'erreur de croiser le regard du maire qui, avant qu'il puisse détourner la tête, lui fit signe de se joindre aux autres dignitaires, et Raymer dut s'exécuter, à contrecœur. La veille, il avait tout tenté pour échapper à cet enterrement, allant jusqu'à proposer de se faire remplacer par Charice, de plus en plus désireuse de fuir le poste de police. Il avait expliqué à Gus qu'il n'éprouvait aucune affection particulière pour Barton Flatt, il le considérait même comme un des nombreux fléaux de son existence. Mais le maire n'avait rien voulu entendre. Le juge avait été un homme important, et Gus attendait de Raymer qu'il assiste à l'enterrement, en uniforme qui plus est, chaleur ou pas chaleur.

Résultat, il était là, sous ce soleil impitoyable et inhabituel en cette saison, en train d'honorer un homme qui l'avait méprisé pendant presque vingt ans. Mais Raymer n'était pas le seul. Le mépris était le mode de fonctionnement par défaut du Juge, qui ne s'était jamais caché de considérer tous les êtres humains comme des créatures vénales (un terme que Raymer avait dû chercher dans le dictionnaire) et velléitaires (idem). Si monsieur Le Juge détestait les criminels, il aimait encore moins les avocats et les policiers qui, selon lui, auraient dû savoir à quoi s'en

tenir. La première fois que Raymer avait été convoqué dans son bureau, après avoir fait usage de son arme accidentellement, celui-ci avait posé sur lui son célèbre regard torve pendant une éternité, avant de reporter son attention sur Ollie North, chef de la police à l'époque. « Vous connaissez mon opinion sur les crétins armés, avait-il dit. Si vous en armez un, vous devez les armer tous. Sinon, ce n'est pas équitable. » Au fil des ans, Raymer avait eu de nombreuses occasions de corriger la mauvaise image que cet homme avait de lui, mais n'avait réussi qu'à l'aggraver.

Cela étant, Raymer avait évidemment une autre raison d'essayer de se défilier aujourd'hui. Il n'était pas revenu à Hillside depuis l'enterrement de Becka, et il ignorait de quelle manière il réagirait en la sachant si proche. Il pensait en être sevré, mais comment faire si le choc et la douleur de sa disparition le submergeaient de nouveau et qu'il éclatait en sanglots en repensant à une femme qui s'était fichue de lui dans les grandes largeurs ? Si les personnes légitimement endeuillées le voyaient pleurer comme un veau ? Cette démonstration efféminée n'aurait-elle pas l'air de moquer leur chagrin plus sincère ?

« Vous êtes en retard, lui glissa Gus du coin de la bouche quand Raymer le rejoignit.

— Désolé, répondit Raymer, du coin de la bouche opposé, alors qu'il ne l'était pas et n'avait pas le courage de jouer la comédie par cette chaleur. J'ai reçu un appel au moment où je partais.

— Vous ne pouviez pas laisser quelqu'un d'autre s'en charger ? »

Raymer avait une réponse toute prête : « J'ai pensé que vous voudriez que je m'en occupe personnellement. »

Le maire tressaillit de manière visible.

« Alice ?

— Elle va bien. Je l'ai ramenée chez vous. »

Alice était l'épouse cinglée de Gus et Raymer aurait juré qu'elle avait encore cessé de prendre ses médicaments.

Charice l'avait contacté par radio, en ayant l'air de s'excuser, pour lui expliquer la situation.

« Ah bon ? avait-il dit en sentant son cœur se serrer. Encore le téléphone ? »

— Exact », avait confirmé Charice.

Les téléphones portables, une nouveauté qui faisait fureur dans l'État de New York et à Albany depuis plus d'un an maintenant (et qui gagnait du terrain à Schuyler Springs) n'avait toujours pas véritablement pris à Bath. Gus en possédait un et il menaçait d'en fournir un à Raymer afin de rester en contact permanent avec lui. Apparemment, Alice avait observé des gens en train d'utiliser ces appareils et elle avait immédiatement compris l'usage qu'elle pouvait en faire. Jugeant que le téléphone rose qui se trouvait dans sa chambre conviendrait parfaitement, elle avait arraché le cordon du combiné et glissé l'appareil castré dans son sac à main. Depuis, quand elle éprouvait un besoin pressant de converser en public, elle sortait son téléphone et se mettait à discuter en singeant une personne qui parlait dans un authentique portable, ce qui flanquait la frousse aux gens.

« Laissez-moi m'en occuper, avait suggéré Charice. Vous allez être en retard à l'enterrement. »

Raymer rechignait à laisser quelqu'un d'autre s'occuper de la pauvre femme. Les uniformes avaient tendance à l'effrayer, mais elle avait été amie avec Becka et elle le reconnaissait, même si son uniforme paraissait en effet la perturber.

« Non, je serai content de m'en charger », avait répondu Raymer.

En vérité, il éprouvait de l'affection pour cette femme. Si la plupart des cinglés de Bath étaient agressifs, Alice était douce comme un agneau. Mais surtout, elle semblait seule. La mort de Becka avait été un choc pour elle.

« Peut-être qu'avec une autre femme... avait ajouté Charice, non sans un certain bon sens.

— Merci, mais j'ai besoin de quelqu'un qui garde la tête froide au poste. »

C'était sa réplique habituelle. Et sincère. Charice était la personne la plus efficace du poste de police, lui compris.

« Quoi ? Vous pensez que je vais faire peur à la femme du maire ? Parce que je suis noire ?

— Non, Charice. Cette pensée ne m'a même pas effleuré. » Sauf que si, très brièvement, avant que la morale l'envoie valdinguer. « Où est-elle ?

— Dans le parc. J'espère que vous savez que je ne suis pas dupe.

— Charice, cela n'a absolument rien à voir avec...

— Vous ne voulez pas assister à cet enterrement, voilà tout. »

Elle le déstabilisait avec ce nouveau tacle.

« Ce ne sera pas long, avait-il dit, en espérant se tromper.

— Je pourrais envoyer Miller, sinon.

— Miller ? » Elle plaisantait ou quoi ? Miller ? « Il est capable de la tuer.

— Il est juste à côté de moi, chef. »

Raymer avait poussé un soupir, en se massant le front.

« Dites-lui que je suis désolé. Ce n'était pas gentil.

— Je plaisante. Il n'est pas là.

— Dans ce cas, je ne suis pas désolé.

— Mais il aurait pu l'être, c'est ce que je veux dire. Voilà pourquoi vous vous fourrez toujours dans le pétrin.

— Je me fourre toujours dans le pétrin ?

— Heureux, nous le serons que si vous ne l'êtes.

— Je vous ai demandé de ne plus parler de ça, Charice.

— Je disais ça comme ça.

— Oui, je sais, Charice. Vous dites toujours ça "comme ça". Mais je vous demande de ne plus le dire, OK ? »

Il avait trouvé Alice assise sur un banc devant le monument aux morts. Même à l'ombre, il faisait une chaleur écrasante, mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Elle tenait le combiné rose contre son oreille. « Jamais je ne

pourrais me montrer aussi cruelle avec une amie », disait-elle à sa correspondante imaginaire.

« Bonjour, madame Moynihan », avait dit Raymer en s'asseyant à côté d'elle.

Alice avait été une hippie à une époque de sa vie, et maintenant qu'elle approchait de la soixantaine, ça la reprenait. Elle avait coincé une fleur de pissenlit dans ses longs cheveux grisonnants et ne portait, à l'évidence, pas de soutien-gorge. Charice avait raison. Une fois de plus. Il aurait dû la laisser régler ça, comme elle l'avait proposé. Et elle avait mis dans le mille : il ne voulait pas assister à cet enterrement.

« Comment allez-vous ? »

Alice l'avait regardé d'un drôle d'air, comme s'il lui posait une colle, puis lui avait souri, ayant manifestement décidé que, malgré son déguisement de policier, elle connaissait cet homme. Après avoir appuyé sur une touche du téléphone pour couper la communication, elle l'avait glissé dans son sac.

« Becka vous passe le bonjour. »

Raymer avait senti un frisson glacé lui parcourir l'échine, alors même qu'une goutte de sueur coulait sur son front. Ce n'était pas la première fois qu'Alice affirmait être en contact avec son épouse morte.

« Vous la saluerez aussi de ma part. »

Alice avait soupiré et détourné le regard, comme gênée.
« Tous ces hommes. »

Raymer avait mis un moment à comprendre qu'ils ne parlaient plus de Becka. Elle regardait la liste des noms sur le monument aux morts.

« Des jeunes garçons pour la plupart, avait-il fait remarquer.

— Oui, des jeunes garçons. Mon fils est parmi eux. »

C'était faux. Gus et elle n'avaient pas d'enfants. Alice avait eu un premier mariage, mais d'après ce qu'il en savait, aucun enfant n'était né de cette union non plus.

« La guerre est une chose affreuse, avait-elle ajouté.

— Oui. »

Dans la section des soldats morts au Vietnam, trois noms étaient ceux d'anciens camarades de classe.

« Becka voulait des enfants.

— Non. » Il se souvenait que la seule fois où ils avaient évoqué cette idée, Becka s'y était fermement opposée, alors il avait fait comme s'il n'en voulait pas, lui non plus. « Je ne crois pas.

— Je lui poserai la question la prochaine fois.

— Je peux vous déposer chez vous, Alice ?

— Il faut que je rentre ?

— Gus me l'a demandé. »

C'était un mensonge, mais il le lui *aurait* demandé s'il avait su que sa femme s'était encore débarrassée de sa laisse.

« Gus m'aime », avait-elle dit, comme si elle énonçait une vérité étrange et peu connue.

Ils s'étaient levés et Raymer l'avait accompagnée jusqu'à sa Jetta, et aidée à monter à bord. Ils n'avaient pas échangé un mot jusqu'à ce qu'il pénètre dans l'allée de la vieille demeure victorienne où elle vivait avec Gus, la dernière maison d'Upper Main, en face de l'entrée du Parc du Sans Souci. Avant de descendre de voiture, Alice s'était tournée vers lui.

« J'essaie encore de me souvenir de qui vous êtes. »



« Où ont-ils déniché ce type, nom d'un chien ? » glissa Raymer à l'oreille de Gus.

Le pasteur qui récitait l'éloge funèbre ressemblait un peu à Alice. Il avait des cheveux jusqu'aux épaules et les broderies raffinées, multicolores, de sa tunique diaphane et fluide suggéraient... quoi donc ? Qu'il brodait durant ses loisirs au lieu de regarder le sport à la télé ? Qu'il avait une petite amie ? Il y avait en lui quelque chose de viscéralement repoussant, décréta Raymer, mais il lui fallut une

bonne minute pour comprendre ce que c'était. Comme aucun col ni aucun poignet de chemise ne dépassait de la tunique, et qu'on ne voyait pas non plus ses chaussettes, il donnait l'impression d'être nu sous cet habit saint, si bien que Raymer fut assailli par la vision indésirable des parties génitales de cet homme se balançant dans l'obscurité.

« Pendant plus de quatre décennies, entonna le révérend Tunique, le juge Baryon Flatt a été la voix de la justice et de la raison dans notre belle ville. Telle était l'expression qu'il employait pour décrire ce lieu cher à tous nos cœurs. *Notre belle ville.* »

Raymer réprima un grognement. Il aurait parié que monsieur le Juge n'avait jamais prononcé ces paroles. En vérité, il manifestait peu d'affection d'aucune sorte, si ce n'est pour un concept abstrait qu'il appelait « la justice des petites villes », et qu'il affirmait dispenser. En quoi cette justice différait-elle des autres, c'était une question que Raymer n'avait jamais eu le courage de poser, mais il soupçonnait que cela voulait dire « qui risque fort d'être annulée par une instance supérieure ». Fier de sa réputation de non-conformiste, Flatt rendait ses verdicts avec l'air résigné d'un homme qui savait bien que d'autres esprits autorisés verraient les choses différemment le moment venu. *Notre belle ville ?* Raymer ne le pensait pas.

Bon Dieu, quelle chaleur. Il sentait des filets de sueur couler sur sa poitrine, entre ses omoplates, sous ses aisselles, et toute cette moiteur s'accumulait dans son caleçon tire-bouchonné. Au fond de la tombe, profonde d'au moins deux mètres, une parcelle d'ombre l'attirait irrésistiblement. Il ferait bon sous terre, ça sentirait le frais. Comme ce serait agréable de ramper au fond de ce trou et de s'y blottir. Oui, oui, d'accord, se disait-il, un homme pouvait certainement désirer des choses plus agréables, mais sincèrement, aucune ne lui venait à l'esprit. Sa rencontre avec Alice et l'allusion inattendue à Becka avaient eu pour effet de plomber son moral, déjà au plus bas. Depuis le décès de sa